LE BRIGAND,

DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

MÊLÉ DE MUSIQUE.

PAROLES DU C. HOFFMAN.
MUSIQUE DU C. KREUTZER.

REPRÉSENTÉ *pour la premiere fois au Théâtre de l'Opéra Comique National, rue Favart, le 7 Thermidor, l'an troisieme de la République Française.*

A PARIS,

Chez les IMPRIMEURS de Nouveautés.

L'AN V. DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PERSONNAGES.

VILLIAM.

JENNI, son épouse.

MELFONT, leur ami.

Le Colonel KIRK.

BLUCK, son lieutenant.

NORTON, Colonel en second.

Un VIEILLARD.

Un SOLDAT.

PEUPLE de la Campagne.

La Scene se passe dans un Village des montagnes d'Ecosse.

LE BRIGAND.

ACTE PREMIER.

Montagne dans le fond, Forêt sur les côtés, une maison rustique sur le devant.

SCENE PREMIERE.

VILLIAM, *seul.*

LE jour se leve. Quels nouveaux malheurs le soleil va-t-il éclairer? Quels maux le sort nous prépare-t-il encore? à quelle fin sommes-nous reservés? Voilà pourtant ce qu'il faut se demander tous les jours. Le jour il faut craindre les approches de la nuit; la nuit il faut redouter le retour de l'aurore. L'aurore, dont la douce clarté vient consoler tout ce qui respire, n'est plus pour nous que le présage des malheurs, et le réveil de nos bourreaux. O tyrannie! que ton regne est long! que ton sceptre est pésant! que ton joug est honteux! puissent ces sombres retraites nous dérober à l'œil féroce de nos persécuteurs! O ma femme! puisses-tu échapper à leurs regards! l'innocence et la vertu ne te garantiroient pas de leurs outrages. Ta vertu ne seroit qu'un appât de plus à leur voracité! ô ma Jenni! c'est pour toi seule que je me condamne à vivre; sans toi j'aurois bientôt échappé à l'oppression.

AIR.

Vastes forêts, retraites sombre,
Prêtez-nous votre obscurité;
Protégez; couvrez de votre ombre
L'innocence et l'humanité.
Redoublez votre nuit profonde,
Trompez l'espoir de nos bourreaux.
Si le calme est banni du monde,
Qu'il regne au moins sous ces berceaux.
Ailleurs on adore le crime
Sous le nom de la liberté;
De ce dieu l'homme est la victime,
Son culte, la férocité,
Et le monde bientot ne sera qu'un abîme
Qui servira de temple à la divinité
Vastes forêts, etc.

SCENE II.

VILLIAM, JENNI.

JENNI.

MOn ami, avez-vous entendu cette nuit du bruit dans la forêt?

VILLIAM.

Que veux-tu dire, ma chere?

JENNI.

Je ne sais si c'est l'effet d'une imagination frappée par la

terreur; mais il m'a semblé entendre un bruit d'armes, des cris effrayans, et les gémissemens de quelques malheureux.

VILLIAM.

Je les ai entendus comme toi, ma Jenni ; mais je te croyois plongée dans le sommeil....

JENNI.

Nos persécuteurs nous auroient-ils découverts ?

VILLIAM.

Eh ! quel asyle peut échapper au crime ? ah ! Jenni l'honnête homme se laisse aveugler. Les méchans on des yeux de lynx.

JENNI.

Ah, dieux ! s'ils alloient vous reconnoître ! s'il savoient que, caché sous cet habit, vous n'avez fui la capitale que pour échapper à leur fureur, que deviendrois-je ?

VILLIAM.

Il faut s'attendre à tout, ma chere ; quand le crime régne, il est plus sûr de ce confier au hasard qu'à l'humanité des hommes.

JENNI.

Permettez-moi de vous dire que vous ne dissimulez point assez ; votre fierté, votre courage, votre probité sévère, sont la marque à laquelle les méchans vous connoîtront ; vous le savez, la vertu est un titre pour aller à l'échafaud.

VILLIAM.

Eh que veux-tu que je fasse ? faut-il que j'encense l'affreuse idole ? faut-il que je flatte nos bourreaux ? que je parle leur langage ? que je serve leur fureur ? plutôt mourir, la misere, l'exil, les peines ne sont rien ; mais être obligé d'applaudir au crime, c'est un tourment que l'enfer même n'a point inventé.

JENNI.

Contraignez-vous au moins ; gardez le silence. Si ces tigres pénêtrent jusqu'à nous, n'allez pas les irriter. Conservez-vous pour moi, conservez votre épouse ; car si je vous perd, vous savez que je ne puis plus vivre. Espérons, mon ami, espérons : il est si doux d'espérer ! le regne des brigands passera ; eux-mêmes ils travaillent à leur ruine : l'excès des maux doit en être le remede et le ciel ne tardera pas à faire éclater sa vengeance.

VILLIAM.

Le ciel !... sa vengeance est bien lente !

JENNI.

Soyez prudent, je vous conjure ; promettez-le-moi.

VILLIAM.

Rassure-toi ; je te promets de point m'exposer.

JENNI.

Laissez-moi faire ; ne vous mêlez de rien. Je crains votre caractere ; je ferai plus pour vous que vous ne feriez vous-même : la crainte de vous perdre me rendra plus ingénieuse à tromper nos tyrans.

AIR.

Cher époux, veille sur tes jours;
Conserve-les pour ton amie:
Eh! que ferois-je de la vie,
Si je te perdois pour toujours?
Ton amour calme mes alarmes. (bis)
Si le mien a pour toi des charmes,
Rien n'est encore perdu pour nous.
Quand je console mon époux,
Quand je puis essuyer ses larmes, } bis.
Mon sort est encor assez doux.
Conserve-toi pour ton amie;
Cher époux, veille sur tes jours.
Eh! que ferois-je de la vie,
Si je te perdois pour toujours?

Ensemble.

O dieu! soutiens notre courage;
De nos jours obscurcis ranime le flambeau;
Ou si de nos tyrans nous éprouvons la rage,
Fais que nous reposions dans le même tombeau.

SCENE III.

VILLIAM, JENNI, MELFONT.

MELFONT.

Mes amis, plus que jamais nous avons besoin de notre prudence; nous sommes exposés au plus grand danger.

JENNI.

Que dites-vous, Melfond?

MELFONT.

Les troupes du protecteur inondent ce canton; la terreur les précéde; l'horreur et le crime les accompagnent; le désespoir, la misere, la mort, sont les traces qu'ils laissent de leur passage.

JENNI.

O mon ami! suivez les conseils de votre épouse.

VILLIAM.

Oui.

MELFONT.

Ils ont à leur tête un homme féroce, digne ministre du tyran qui l'envoie; rien ne peut le fléchir. Tout ce qui lui déplaît cesse d'exister: notre malheureux pays ne sera bientôt plus qu'un désert couvert de ruines et peuplé de cadavres.

VILLIAM.

Sais-tu le nom de ce barbare?

MELFONT.

On le nomme le colonel *Kirk*.

VILLIAM.

Kirk! ah tout est perdu!

JENNI.

Vous connoît-il?

VILLIAM.

Non ; mais son affreuse réputation ne m'eſt que trop connue : malheur à la terre tant qu'elle nourrira un pareil monstre !

MELFONT.

On lui a dit que des ennemis de l'état s'étoient refugiés dans ces montagnes : il n'eſt aucun moyen qu'il n'emploie pour les découvrir ; et quand il croit en avoir reconnu un seul, tout ce qui environne ce malheureux, lui paroît coupable ou complice. Parens, amis connoissances, tout est enveloppé dans la proscription ; les vieillards, les femmes, les enfans même, ne sont pas épargnés. Déja plusieurs villages ont été la proie des flammes. Quand les brigands ont tout pillé, ils égorgent, pour étouffer les plaintes des victimes : les flammes des bûchers, les précipices des montagnes, les eaux de nos fleuves servent de tombeaux à l'innocence et à la vertu ; ils dédaignent de dresser des échafauds ? cette mort est trop lente au gré de leur fureur.

VILLIAM.

Et toutes ces victimes sont des ennemis de l'état ! Des femmes, des enfans, ennemis de l'état ! et c'est au nom de la liberté que le crime nous réduit à cet horrible esclavage ! O liberté ! jusqu'à quand les hommes se laisseront-ils tromper, avilir, égorger en ton nom ?

JENNI.

Modérez-vous, Villiam ; est-ce là ce que vous m'avez promis ? Et quoi ! quand le danger approche, quand la mort nous ménace, voulez vous irriter nos ennemis ? Si vous m'aimez, ne me condamnez pas à mourir. Ces méchans ne feront peut-être que passer ici. Souffrez en silence, répondez sans amertume, obéissez même s'il le faut, nos maux auront un terme, je l'espere, j'en suis sûre.

MELFONT.

Cette nuit j'ai vu passer une troupe d'hommes armés ; ils conduisoient des malheureux qui sans doute n'existent plus maintenant. Le farouche *Kirk* n'est pas loin d'ici. Mon ami, suivez les conseils de votre épouse ; la fierté vous perdroit sans la sauver et vous perdriez avec vous tous ceux qui vous aiment, c'est-à-dire tout ce qui vous environne.

VILLIAM.

Ne craignez rien ; l'habitude de l'esclavage donne de la souplesse au caractere : il y a long-tems que je souffre ; je puis souffrir encore.

JENNI.

J'entends du bruit, Melfont ce sont des soldats. Rentrons, Villiam, rentrons ; nous ne serons que trop tôt exposés à leurs regards.

MELFONT.

C'est Kirk lui-même.

JENNI.

Ah rentrons.

SCENE IV.

KIRK, BLUCK, NORTON, Soldats.

CHŒUR.

Victoire ; victoire, victoire !
Les brigands tombent sous nos coups ;
Tout tremble, tout fuit devant nous.
Jour de triomphe, jour de gloire,
Répandons par-tout la terreur,
La mort, le carnage, l'horreur !
Victoire, victoire, victoire !
Vive, vive le protecteur.

KIRK.

Mes amis, je suis content de vous ; cette derniere expédition s'est faite avec autant de célérité que de prudence. Combien étoient-ils ?

BLUCK.

Ils n'étoient que soixante.

KIRK.

Cela sera long ; mais avec de la patience, nous viendrons à bout de les exterminer tous. Quels hommes étoient-ce ?

NORTON.

Il y avoit beaucoup de femmes et d'enfans.

KIRK.

C'est bien, mes amis ; c'est en écrasant les œufs des serpens, qu'on les empêche de multiplier. Soldats, vous avez besoin de repos. Allez dans ce village ; je ne doute pas que vous n'y soyez bien reçus ; la frayeur donne de la politesse. Si l'on vous offre, prenez. Si l'on vous refuse. . . . prenez.

CHŒUR.

Victoire, etc. *ils sortent.*

SCENE V.

KIRK, BLUCK, NORTON.

KIRK.

Je suis fatigué : quel travail ! c'est un enfer.

BLUCK.

Du train dont vous y allez, le calme sera bientôt rétabli dans ce pays.

NORTON.

Parbleu ! je le crois bien, quand tout le monde sera mort.

KIRK.

Que dites-vous ? Est-ce que vous voudriez censurer ma conduite ?

NORTON.

Seigneur, je n'en ai pas le droit.

KIRK.

J'aime à croire que vous avez voulu faire une plaisanterie. Mais il seroit inutile de recommencer. Allez dans ce village ; choisissez-moi un logement ; mais avant tout, cherchez, s'il y

a un emplacement pour servir de prison. Je prévois que nous en aurons besoin.

NORTON.

Les habitans de ces montagnes sont fort paisibles.

KIRK.

Ah ! si je voulois vous en croire, tout le monde seroit innocent. Allez, et faites votre devoir. (*Norton sort.*)

SCENE VI.

KIRK, BLUCK.

KIRK.

Je me défie de cet homme-là.

BLUCK.

Seigneur, je m'en défie aussi.

KIRK.

Je ne lui donnerai pas le temps de m'inquiéter.

BLUCK.

Cela sera prudent.

KIRK.

Je le sonderai ; et il faudra qu'il soit bien fin s'il m'échappe. Mais voyons, il faut nous rafraîchir ; nous ferons mauvaise chere, mais à la premiere ville nous nous dédommagerons. Frappe à cette porte.

(*Bluck frappe à la porte de Villiam..*)

SCENE VII.

Les précédens MELFONT.

MELFONT.

Que voulez-vous ?

KIRK.

Est-ce toi qui loges dans cette maison ?

MELFONT.

Non ; Seigneur ; c'est un nommé Villiam et son épouse.

KIRK.

Quel est-ce Villiam ?

MELFONT.

C'est un parfait honnête homme.

KIRK.

Oui.... parbleu ! je serai curieux de voir un honnête homme. Fais le venir. (*Melfont rentre.*)

BLUCK.

Voilà ce qu'ils disent tous, . . . : *un honnête homme.*

C'est comme s'ils nous disoient : il ne pense pas comme vous : mais il n'en vaut pas moins pour cela. Nous allons voir.

SCENE VIII.

Les précédens, VILLIAM, JENNI, MELFONT.

KIR .

Villiam, on dit que vous êtes un honnête homme, tant mieux ; j'aime ces gens-là ; pouvez-vous nous donner à rafraîchir ?

JENNI.

JENNI.

Oui, Seigneur, commandez, et nous vous servirons avec empressement.

KIRK, *les régarde avec attention.*

Vous êtes donc dans l'aisance ici ?

JENNI.

Non, seigneur; mais tout ce que nous avons est à votre service.

KIRK.

Êtes-vous de ce canton ?

JENNI.

Non, seigneur; je m'y suis fixée avec mon mari.

KIRK.

Et votre mari est-il de ce pays ?

VILLIAM.

Non.

JENNI, *avec empressement.*

Il l'habite depuis long-temps

KIRK.

En effet, vous ne paroissez pas née pour vivre dans un lieu si sauvage. Votre nom, s'il vous plaît ?

JENNI.

Jenni....

KIRK.

Vous m'étonnez madame; il a long-temps que je n'ai vu une personne aussi aimable;....

JENNI.

Seigneur, je vais chercher ce que vous demandez. Mon mari, venez avec moi; vous m'aiderez; et vous aussi Melfont; il ne faut pas faire attendre ces messieurs là. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

KIRK, BLUCK.

KIRCK, *après avoir rêvé.*

Cette femme est belle !

BLUCK.

Seigneur, avez-vous remarqué son mari ?

KIRK.

Non.

BLUCK.

Sa figure m'est suspecte; il ne vous a dit qu'un mot, et ce mot étoit un non très-séchement prononcé.

KIRK.

Cette femme est belle !

BLUCK.

Oui, ma foi : si j'étois à votre place, je la ferois conduire au quartier-général.

KIRK

Tu n'y entends rien; ne faisons point d'éclat, cela peut nuire.

BLUCK.

Et que pouvez-vous craindre ? Votre puissance est sans borne;

et dans la balance des choses, une femme de plus ou de moins ne pese pas un scrupule.

KIRK.

Tu n'y entends rien, te dis-je ; il faut que nous fassions tout ce qu'il nous plaît ; mais il faut aussi que le peuple le trouve juste. Avec un mot, on légitime tout ; mais ce mot est nécessaire.

BLUCK.

Eh ! que craignez-vous du peuple ?

KIRK.

Je crains tout.

BLUCK.

Vous m'étonnez. Dans la derniere ville ; il nous portoit en triomphe. Avez-vous vu la foule immense qui se pressoit autour de nous ? Quelle affluence !

KIRK.

Si l'on nous menoit pendre, il y en auroit bien davantage.

BLUCK.

Vous m'effrayez !

KIRK.

C'en est assez. Cette femme ne me sort pas de la pensée. Est-ce que je serois amoureux ? Cela seroit singulier.

SCENE X.

Les précédens. VILLIAM, JENNI, MELFONT.

JENNI.

Seigneur, voilà un repas frugal, mais donné de bon cœur.

KIRK.

Ajoutez-y, présenté avec toutes les graces possibles.

VILLIAM, *à part.*

Le monstre !

(Quand ils se mettent à table, Jenni se place toujours devant Villiam, afin que Kirk ne le voie pas.)

KIRK.

Asseyons-nous, Bluck près de moi. Madame, faites-moi la grace de vous placer à ma droite.

JENNI.

Avec plaisir, Seigneur.

KIRK.

Comment ! du vin ! du vin dans ce pays ! mais c'est du luxe cela, Villiam.

JENNI.

Ce sont quelques bouteilles que nous conservions en cas de maladie.

BLUCK.

Ils font bien de s'en servir aujourd'hui ; je les crois malades.

KIRK.

Tais-tois.

MELFONT.

Seigneur, croyez-vous rester long-temps dans ce canton ?

KIRK.

Vous voudriez déjà me voir parti ; n'est-ce pas ?

JENNI.

Ah ! Seigneur, vous nous faites injure.

KIRK.

Rassurez-vous ; nous vous quitterons quand nous aurons fait justice de ceux que nous cherchons.

BLUCK, *regardant Villiam.*

Cela sera bientôt fait, on les connoît à la figure.

KIRK.

Je vous ai déjà dit de vous taire ; buvez.

JENNI.

J'espere que dans ce village vous n'aurez pas le chagrin de trouver des coupables.

KIRK.

Ce n'est point un chagrin, ma belle dame.

JENNI.

Mais, Seigneur, je ne puis croire que l'on punisse jamais avec plaisir.

KIRK.

Nous punissons avec plaisir tous ceux qui sont nos ennemis, et qui conspirent contre la liberté.

VILLIAM.

Tous les habitans de ce canton aiment la liberté.... et..... ils la désirent.

KIRK, *avec étonnement.*

Ils la désirent !

JENNI, *vivement.*

Mon mari veut dire qu'ils attendent avec impatience le moment où votre courage aura rétabli le calme et la sécurité.

KIRK.

J'espere que vous n'êtes pas de ces gens que nous cherchons.

JENNI.

Ah ! Seigneur, gardez-vous de le penser.

KIRK.

Ma foi, je vous plaindrois ; car nous ne leur faisons pas de grace.

VILLIAM.

Nous n'avons rien à nous reprocher ; nous ne demandons pas de grace ; et nous ne craignons pas la justice.

KIRK.

Vous êtes fier, Villiam ; j'aime ce caractere, il ne se trouve pas communément.

VILLIAM.

C'est bien tant pis.

JENNI.

Mon mari vous rend justice ; il sent qu'avec vous il ne doit employer que la franchise.

KIRK.

Etes-vous aussi franche que lui, madame ?

JENNI.

Seigneur, vous ne buvez pas.

KIRK.

Doucement, doucement, je n'ai pas besoin de boire pour vous trouver fort aimable.

VILLIAM, *bas.*

Que je souffre !

MELFONT, *bas.*

Je tremble.

KIRK.

Pour égayer ce repas qui commence à devenir sérieux, je veux vous chanter la chanson de nos soldats ; elle vous donnera une idée de notre façon de penser.

PREMIER COUPLET.

Point de pitié, point de clémence !
Quand nous trouvons des factieux,
Envoyons-les en diligence
Aux enfers revoir leurs aïeux.
Bien sot est celui qui s'honore
D'épargner ceux qu'il a vaincus !
Les vaincus reviennent encore,
Mais les morts ne reviennent plus.

Allons, répétez en chorus ; ou je croirois que ma chanson vous déplaît. (*Jenni veut faire chanter Villiam qui se tait.*)

TOUS, *excepté Villiam.*

Les vaincus, etc.

KIRK.

DEUXIEME COUPLET.

Pour effacer jusqu'à la trace
Des rebelles et des brigands,
Il faut exterminer leur race
Dans leurs femmes et leurs enfans ;
Des cris de ces jeunes viperes
Que nos cœurs ne soient point émus !
Ces enfans vengeroient leurs peres ;
Mais les morts ne se vengent plus.

REFRAIN.

Ces enfans, etc.

TROISIEME COUPLET.

KIRK.

Si, quand ils nous font résistance,
Le soldat pille leurs maisons ;
Si la flâme de leur vengeance
Dévore jusqu'à leurs moissons :
Pour mettre fin à leur détresse,
Nous leur accordons le trépas :
Vivans, ils se plaindroient sans cesse ;
Mais les morts ne se plaignent pas.

REFRAIN.

Vivans, etc.

VILLIAM, *à part.*

Ah dieu ! quelle horreur !

KIRK.

Vous ne répétez pas cela de bon cœur, ce me semble ?

JENNI, *tremblante.*

Excusez-nous, seigneur ; nous n'avons pas encore entendu chanter de ces chansons-là.

KIRK.

Villiam, je voudrois bien vous parler un moment sans témoin.

VILLIAM.

A moi ?

KIRK.

A vous ; madame voudra bien me le permettre.

JENNI, *à part.*

Nous sommes perdus.

KIRK.

Je vous prie de nous laisser ensemble.

JENNI.

Seigneur....,

KIRK, *séchement.*

Jé vous en prie.

Jenni et Melfont enlevent la table. Jenni, après avoir fait quelques pas, revient pour parler à Villiam ; Kirk l'arrête.

KIRK.

Je vous ai prié de me laisser avec lui.

JENNI.

Ah, dieu !.

(Elle sort avec frayeur ; Melfont la suit. Kirk parle bas à Bluck qui sort.)

VILLIAM, *à part.*

Il faut s'attendre à tout ; point de foiblesse.

SCENE XI.

KIRK, VILLIAM ; *ils se regardent quelque tems sans parler.*

KIRK.

Vous ne vous observez point assez, Villiam.

VILLIAM.

Que voulez-vous dire ?

KIRK.

Votre fierté vous empêche de dissimuler.....

VILLIAM.

Je n'ai rien à dissimuler.

KIRK.

Croyez-vous que je ne vous connoisse pas ? Votre caractere perce, l'indignation éclate dans vos regards, votre courage vous trahit.

VILLIAM.

Je ne vous entends point.

KIRK.

Si j'avois fait mon devoir ; vous seriez déjà dans les fers ; mais rassurez-vous : je vous estime, et vous n'avez rien à craindre de moi. Qu'il vous suffise de savoir que je ne suis

point votre dupe. Votre déguisement, la chaumiere que vous habitez, cet habit simple et grossier, tout cela ne m'en impose point. Mais puis-je vous ouvrir mon cœur ?

VILLIAM.

Je ne mérite point vos confidences.

KIRK.

Vous vous défiez de moi, et je ne m'en étonne point, vous ne pouvez en effet me connoître. Ce que je suis obligé de faire, les horreurs qui se commettent en mon nom, mon langage, ma conduite, tout cela est bien propre à inspirer plus d'effroi que de confiance; mais parlons sans feinte. Que risquez-vous à me découvrir votre façon de penser ? Rien, si je suis tel que je vous ai paru; vous en avez déjà assez dit pour que j'aie le droit de vous punir; et si je pense comme vous, vous ne devez pas craindre de m'en dire davantage.

VILLIAM.

Moi, penser comme vous !

KIRK.

Oui, nous pensons de même, et je vais vous le prouver. Vous détestez la tyrannie qui désole notre patrie; je la déteste autant que vous; vous ne voyez en moi que le ministre de notre tyran, et je suis son plus cruel ennemi. N'appercevez-vous pas que je suis observé ! Avez-vous vu ce tigre qui étoit assis près de moi ? Je ne puis rien faire, rien dire, qu'il n'en rende compte. Quel parti puis-je prendre ! Désobéir ! Je me perdrois sans rien sauver. Quitter mon poste ? On vous en enverroit un plus cruel que moi, et qui n'auroit pas les mêmes desseins. Apprenez donc que l'instant approche où je pourrai me faire connoître. Par-tout j'ai fondé l'opinion, par-tout on déteste le Protecteur. Eh croyez-vous que j'aie voulu abattre un tyran, pour couronner un tyran plus barbare ! Non; je veux le regne de la justice; mais pour l'établir, il faut que je sois sûr de mes forces : puis-je compter sur vous et sur vos amis !

VILLIAM.

Je n'entends rien aux démêlés politiques.

KIRK.

Quelle obstination ! mais sentez donc que si je voulois vous perdre, je n'aurois pas besoin de vous tromper; votre vie est dans mes mains : maître de vos jours, pourquoi dissimulerois-je ! Que dis-je ! le farouche Bluck vous a déjà menacé, vous l'avez entendu : il me demandera votre tête, celle de Jenni.... je ne puis vous sauver qu'autant que je puis compter sur vous. Le moment approche, vous dis-je. J'ai des amis dans tous les cantons; l'explosion doit se faire par-tout en même-temps. J'ai besoin de vous ici : on vous aime, on vous respecte; c'est un homme comme vous qu'il me faut. Parlez, parlez.

VILLIAM.

S'il ne vous faut qu'un homme qui déteste la tyrannie, vous l'avez trouvé. Que vous feigniez ou non, je ne crains pas de vous le dire.

KIRK.

Vous haïssez la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente ; le Protecteur, par exemple.

VILLIAM.

Tous les scélérats, vous dis-je, et les plus féroces sont ceux que j'abhorre le plus.

KIRK.

Vous me servirez donc ?

VILLIAM.

Rien pour vous, mais tout pour le bonheur de ma patrie.

KIRK.

C'est ce que je demande. Prenez donc ce signe de ralliement : c'est à cette marque que nous connoissons tous les amis de la bonne cause.... Voyez-moi, ce signe ne me quitte point. (*Il se déboutonne, et montre le signe sur son cœur.*)

VILLIAM, *ouvrant aussi son habit.*

Eh croyez-vous que je ne l'aie pas aussi sur le cœur ?

KIRK.

Vous l'avez ! (*il appelle.*) Bluck, Soldats !

VILLIAM.

Qu'entends-je ?

SCENE XII.

Les précédens. BLUCK, SOLDATS.

KIRK.

Saisissez ce scélérat ; voyez ce signe qu'il porte sur son cœur ; je lui ai arraché son secret ; vous lui arracherez la vie.

VILLIAM.

Monstre ! tu ne m'étonnes pas.

FINALE.

KIRK.

Tu sentiras tout le poids de ma haine ;
Sur l'échafaud tu finiras ton sort.
Qu'on le saisisse, qu'on l'entraîne,
Et qu'on le conduise à la mort.

CHŒUR.

Qu'on l'enchaîne,
Qu'on l'entraîne
A la mort, à la mort.

VILLIAM.

Scélérat ! ta fureur est vaine ;
Comme je t'ai bravé, je braverai la mort,
Et fier de mériter ta haine,
Je meurs glorieux de mon sort.

KIRK ET BLUCK, *ensemble.*

Qu'on le saisisse, qu'on l'entraîne,
Et qu'on le conduise à la mort !

VILLIAM.

Monstre ! j'ai mérité ta haine ;
Je suis glorieux de mon sort.

CHŒUR.

De ton forfait subis la peine,
La prison, l'échafaud, la mort.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS. JENNI.

JENNI.

Mon époux !... des soldats !... arrêtez !... ah, barbare !

VILLIAM.

Adieu, ma chere, adieu.

KIRK.

Soldats, qu'on les sépare.

JENNI.

Où le conduisez-vous !

BLUCK.

A la mort qui l'attend.

JENNI, *à genoux.*

Soyez touché de mes alarmes ;
Mon cher époux est innocent ;
J'arrose vos pieds de mes larmes.

VILLIAM.

Que vois-je ! mon épouse aux pieds de ce brigand !

KIRK ET BLUCK, *ensemble.*

Qu'on le saisisse, qu'on l'entraîne.
Et qu'on le conduise à la mort.

VILLIAM.

Monstre ! j'ai mérité ta haine,
Je suis glorieux de mon sort.

JENNI.

Je veux le suivre, qu'on m'entraîne
Avec lui ; donnez-moi la mort.

CHŒUR.

De ton forfait subis la peine,
La prison, l'échafaud, la mort.

(*Ils entraînent Villiam, et repoussent Jenni, qui s'attache à son époux, et le suit hors du theâtre malgré eux.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Grande salle, où il n'y a que les quatre murs. Porte dans le fond ; deux sentinelles en dehors.

SCENE PREMIERE.

KIRK, *seul.*

Elle viendra sans doute demander la grace de son mari.... ce n'est qu'à cette condition qu'elle l'obtiendra. Quel homme que ce Villiam ! il seroit dangereux d'épargner un ennemi de ce caractere. Mais pour la femme, que ne feroit-on pas ? qu'elle est belle, je ne me croyois pas homme à me laisser surprendre.

si subitement. Kirk amoureux ! cela est trop extraordinaire. Ah ! j'espere que je ne le serai pas long-temps ; mais si elle me rejette ; elle en est capable. Si elle me rejette, malheur à elle, malheur à lui ! ils périront ensemble. J'ai la force pour moi : je serois bien sot de ne pas profiter de l'empire qu'on m'abandonne : tant pis pour les lâches qui le souffrent : puisqu'ils me laissent régner, ils méritent de m'avoir pour maître.

AIR.

Je vais la voir à mes genoux ;
J'entendrai sa voix suppliante.
Je verrai la beauté tremblante
Me redemander un époux.
Pour le soustraire à ma vengeance,
Que ne va-t-elle pas tenter ?
Ce qu'elle aime est en ma puissance :
Pourroit-elle me résister ?
Mais si mon espérance est vaine,
Si je ne puis rien obtenir,
Tout mon amour se change en haine,
Et tous deux je les fais mourir.
Que m'importe qu'on me maudisse !
Ma volonté, voilà ma loi ;
Quand je parle, qu'on obéisse !
Quand je parois, que tout fléchisse,
Et que tout tremble devant moi.

SCENE II.

KIRK, NORTON.

NORTON.

SEIGNEUR, les habitans des campagnes voisines ont envoyé une députation vers vous. Ce sont de respectables vieillards ; ils demandent à être introduits.

KIRK.

De respectables vieillards ? Ce n'est pas ce que j'attendois ; mais qu'ils entrent. (*Norton sort.*) Viendroient-ils me parler pour Villiam ? Ce n'est pas à eux que je l'accorderai. N'importe ! écoutons-les. Les hommes de ce pays ont l'humeur hautaine ; ils s'échapperont dans leurs discours, et leur fierté me donnera des armes contre eux.

SCENE III.

KIRK, VIEILLARDS.

KIRK.

SI vous venez me parler pour Villiam, épargnez-vous cette peine ; je n'écoute rien, et votre pitié pour ce rebelle pourroit vous entraîner dans sa perte.

LE PREMIER VIEILLARD.

Seigneur, notre dessein n'est pas de vous demander sa grace. Nous espérons qu'il sera jugé avec justice... et s'il est innocent,

KIRK.

S'il est innocent ?

LE VIEILLARD.

S'il est coupable, nous obéirons à la loi. Mais c'est une autre grace que nous attendons de votre bonté.

KIRK.

Quelle est-elle ?

LE VIEILLARD.

Vous savez que nos troupeaux font toute notre richesse ; ils n'ont pour se désaltérer que l'eau du fleuve qui baigne cette contrée.

KIRK.

Eh bien ?

LE VIEILLARD.

Nous vous supplions de ne plus faire jeter tant de cadavres dans la riviere, nos troupeaux refusent d'y boire, et les animaux les plus grossiers se laissent périr de soif plutôt que de s'y abreuver.

KIRK, *à part.*

Je ne puis dissimuler ; ils me font frémir.

LE VIEILLARD.

Seigneur, ayez pitié de nous, et que votre haine pour les coupables ne fasse pas périr les innocens.

KIRK.

Attendez-moi, je vais donner des ordres ; je vous répondrai dans un moment. *(il sort.)*

SCENE IV.

LES VIEILLARDS, CHŒUR.

PREMIER VIEILLARD.

Il a frémi.

DEUXIEME VIEILLARD.

C'est de colere.

TROISIEME VIEILLARD.

N'espérons pas de le fléchir.

TOUS TROIS.

O tyrannie ! ô comble de misere !
Sans nous venger, il faudra donc périr !

(Chœur à genoux.)

Dieu de bonté dieu de clémence,
Tu vois l'excès de nos malheurs.
Laisseras-tu toujours opprimer l'innocence ;
Souffre-tu que le crime insulte à nos douleurs ?
Dieu de bonté, etc.

Dès qu'ils entendent Kirk, ils se taisent, et se levent sans achever le chœur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. KIRC, BLUCK.

KIRK.

RETOURNEZ dans vos foyers ; j'ai donné des ordres, nous serons tous satisfaits.

LE VIEILLARD.

Nous pouvons donc espérer ?

KIRK.

Allez, vous dis-je ; vous saurez mes volontés.

SCENE VI.

KIRK, BLUCK.

KIRK.

PARS sur le champ ; ferme toutes les issues ; arrête tous ceux qui ont osé s'attrouper ; qu'ils soient conduits dans cette prison, et que demain avant l'aurore....

BLUCK.

Je vous entends. Si nous ne prenions ces mesures, nous aurions bientôt une révolte générale. (*il sort.*)

KIRK.

Fais entrer Norton ; je veux lui parler. Ah ah! *les animaux les plus grossiers refusent de s'y abreuver* : quelles expressions ! ils me payeront cher l'horreur qu'elles m'ont causée. Voici Norton ; je veux sonder son ame.

SCENE VII.

KIRK, NORTON.

KIRK.

NORTON, j'ai besoin de vos conseils ; je suis inquiet ; les habitans de ce pays sont disposés à la révolte : quels moyens croyez-vous que je doive employer pour l'éviter ?

NORTON.

Mes conseils ont toujours paru vous déplaire ; je ne dois plus m'exposer à vous en donner.

KIRK.

Si je n'en avois pas besoin, je ne vous appellerois pas. Repondez ; quel parti dois-je prendre pour appaiser le peuple ?

NORTON.

Justice, clémence, humanité.

KIRK.

Je sais que ce sont là vos principes ; vous êtes modéré, Norton. Mais ne craignez-vous rien de leur vengeance ? Est-il tems d'employer la douceur ?

NORTON.

Il est toujours temps d'être humain.

KIRK.

Vous croyez donc qu'ils oublieront les maux qu'ils ont soufferts ?

NORTON.

Ils oublieront tout, si vous devenez juste ; on pardonne beaucoup aux circonstances. La rigeur peut être excusée un moment quand la crise est violente ; mais les barbaries exercées de sang-froid, les crimes inutiles, les atrocités réfléchies ; voilà ce qui ulcere le cœur, ce qui amene tôt ou tard la chûte ou la mort des persécuteurs.

KIRK.

Et pensez-vous qu'on cesseroit de me haïr, si je me relâchois de ma sévérité ?

NORTON.

Ils béniront la justice, quelque tardive qu'elle soit.

KIRK.

Et si je continue sur le même plan ?

NORTON.

Je crains pour vous.

KIRK.

Vous avez donc des raisons pour craindre ? Vous connoissez donc leur façon de penser ?

NORTON.

Ils se taisent devant vous ; ils paroissent soumis, abattus ; mais, n'en doutez pas, ils murmurent et haïssent.

KIRK.

Ils murmurent ; vous le savez, et vous ne les punissez pas ?

NORTON.

Seigneur, écoutez-moi ; il est temps encore. Vous vous perdez, et c'est vous qui voulez vous perdre.

AIR.

Soyez juste, soyez sensible !
Rendez la paix à ce canton,
Et ce peuple heureux et paisible
Oublîra ses malheurs, bénira votre nom.
Qu'il est cruel d'être inflexible !
Qu'il est doux d'accorder un généreux pardon !
La rigueur est toujours pénible ;
Il en coûte moins d'être bon.
Soyez juste, soyez sensible,
Et ce peuple heureux et paisible
Oublîra ses malheurs, bénira votre nom.
Mais, dans votre fureur, si rien ne vous arrête,
Et s'il vous faut toujours du sang,
Tremblez, tremblez pour votre tête.
Je vois déjà sur vous se grossir la tempête,
Et la foudre des cieux atteint le plus puissant.
Soyez juste, etc.

KIRK.

Allez, je réfléchirai à ce que vous venez de me dire.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. BLUCK.

BLUCK.

Tous les mutins sont arrêtés ; quelques-uns seulement ont réussi à prendre la fuite.

KIRK.

Tant pis.

BLUCK.

Mais on amene le prisonnier de ce matin.

KIRK.

Qu'il paroisse. (*Bluk sort.*) Norton, je vais l'interroger, et vous verrez que je ne suis que juste. (*à part.*) Villiam est indigné ; il s'emportera, et Norton même sera forcé de le trouver coupable.

SCENE IX.

LES PRÉCEDENS, VILLIAM, BLUCK, SOLDATS.

KIRK.

Approchez, et répondez sans crainte ni dissimulation.

VILLIAM.

Je ne crains ni toi ni tes bourreaux, et je te méprise trop pour recourir à la feinte.

KIRK.

Vous l'entendez, Norton. Villiam, est-il vrai que vous ayez conspiré contre la liberté ?

VILLIAM.

Si j'avois voulu être esclave, on ne m'accuseroit pas de conspirer contre la liberté.

KIRK.

Villiam, soyez aussi calme que moi ; vous allez paroître devant vos juges, et vos emportemens vous y serviroient mal.

VILLIAM.

Si mes juges sont des hommes, la fierté d'un opprimé ne les empêchera pas d'être justes. Si mes juges te ressemblent, je n'ai rien à leur répondre ; l'accusation et la mort ne sont qu'une même chose pour vous.

KIRK.

Vous haïssez le Protecteur ?

VILLIAM.

Oui.

KIRK.

Vous avez traité de tyrannie son autorité légitime ?

VILLIAM.

Si j'ai toujours haï le despotisme, juge combien je déteste les bourreaux qui parlent de liberté.

KIRK.

Vous faites donc des vœux pour notre ruine ?

VILLIAM.

Chaque jour j'appelle la vengeance du Ciel sur la tête de nos persécuteurs : puisse ma mort être le signal de leur chûte et de ton supplice !

KIRK.

Norton, jugez-vous-même.

VILLIAM.

Seigneur, il faut que cet homme ait l'esprit égaré, ou que ses malheurs l'aient cruellement aigri contre nous.

KIRK.

Vous l'excuserez peut-être ?

VILLIAM.

Je te salue, homme humain, je ne croyois pas te trouver ici.

KIRK, *avec colere.*

Il vous remercie, Norton.

VILLIAM.

Je ne demande point qu'on plaide ma cause devant toi ; mon innocence la plaidera bientôt au pied du trône de l'Eternel : épargne-moi la vue de ton affreux tribunal, ses jugemens sont plus horribles que ses supplices. Pour toi, s'il te reste, je ne dis pas de la pitié, mais un souvenir d'humanité, laisse-moi revoir une épouse que ma mort va condamner au désespoir, et qui n'a de tort que d'avoir paru à tes yeux.

KIRK.

Tu la verras. Sors d'ici ; je t'abandonne à tes juges.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *à Kirk.*

La femme de ce rebelle demande à vous parler.

VILLIAM.

Ma Jenni dans ces lieux !

KIRK.

Je lui ferai savoir quand je pourrai l'entendre. (*le soldat sort...*) Soldats, ramenez ce malheureux ; il sera jugé militairement avec les factieux de ce Canton. (*les soldats emmenent Villiam.*) Vous, Norton, suivez-les Je vous charge de l'expédition de demain ; et malgré vos maximes, je ne vous crois pas capable de désobéir. (*Norton salue, et sort.*)

SCENE XI.

KIRK, BLUCK.

BLUCK.

Vous osez le charger de cette commission ?

KIRK.

C'est pour le perdre.

BLUCK.

Pour le perdre ! eh ! Seigneur, ordonnez-moi de me saisir de sa personne.

KIRK.

Je t'ai déjà dit mille fois que tu n'y entends rien. Norton est aimé des troupes : nos soldats ne se mêlent pas de politique ; ils ne songent qu'à combattre et à vaincre. Sans examiner les motifs de ma conduite, ils pensent que j'ai des ordres pour agir ainsi, et que je fais tout pour le bien commun : veux-tu que j'aille faire une imprudence, les brusquer, leur dessiller les yeux ? Ils aiment Norton, te dis-je ; et s'ils avoient à choisir, entre lui et moi, je ne doute pas qu'ils ne m'abandonnassent.

BLUCK.

Rien n'échappe à votre prévoyance : mais comment ferez-vous pour le perdre ?

KIRK.

Je le charge de l'exécution de demain ; il a montré de la

pitié pour ces malheureux ; de deux choses l'une, ou il désobeira, où il voudra sauver quelques victimes. Dans l'un et l'autre cas, il aura manqué à son devoir ; il sera complice de la conspiration ; il sera rebelle, factieux, tout ce qu'on voudra enfin, et je pourrai le perdre avec tranquillité.

B L U C K.

Seigneur, je ne suis qu'un écolier.

K I R K.

Tu te formera près de moi ; j'ai reculé les limites du crime. Va dire à Jenni qu'elle peut entrer.

B L U C K, *souriant.*

Le mari pourra bien l'échapper.

K I R K.

Cela n'est pas sûr ; va où je te dis. (*Bluck sort.*)

SCENE XII.

K I R K, *seul.*

Voici l'instant.... Je ne sais, mais je ne suis pas tranquille. Est-ce que je tremblerois devant une femme ? Moi ! Kirk ! ce fantôme qu'on nomme vertu forceroit-il à le respecter ceux même qui n'y croient point ? Rassurons-nous, la voici ! O amour, que tu dois être étonné d'être entré dans mon cœur !

SCENE XIII.

KIRK, JENNI, BLUCK.

B L U C K.

La voilà. (*Il sort, et ferme la porte.*)

K I R K.

Approchez, belle Jenni ; ne me redoutez pas.

Jenni fait un mouvement d'effroi quand elle entend fermer la porte.

Seigneur, comme l'espérance ne nous abandonne qu'à la mort, je n'ai point renoncé à celle de vous fléchir. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, rendez-moi mon époux : jettez un œil de pitié sur mon affreux désespoir. Je n'ai plus de parens ; le Ciel m'a refusé d'être mere ; je n'ai qu'un époux pour toute consolation dans mes peines. Il est tout pour moi, lui seul me fait chérir la vie, et vous l'envoyez à la mort ! et vous me laissez vivre ! que deviendrai-je sans lui ? Vous voulez donc aussi me faire mourir de désespoir et de douleur ! grace pour lui, Seigneur, grace pour mon époux, ou la mort à tous deux.

K I R K.

Belle Jenni, il me seroit doux de manquer à mon devoir pour vous rendre heureuse ; mais n'accusez que votre époux du malheur qui le menace : s'il n'eût insulté que moi, je lui pardonnerois sans peine ; mais devant mes officiers, mes soldats, devant ses juges, il a tenu mille propos séditieux, dont le moindre mérite la mort.

J E N N I.

Ah ! Seigneur, vous pouvez tout : un mot de vous peut me rendre mon époux ; un mot de vous peut porter la joie dans ce cœur que la douleur déchire.

KIRK.

Jenni, rassurez-vous.

JENNI, *avec joie.*

Vous vous attendrissez : ah ! mon Dieu, je te rends grace !

KIRK.

Vous pouvez sauver votre époux.

JENNI.

Je le puis, Seigneur, je le puis ! parlez, parlez ! mon bien, mon sang, ma vie, je donne tout pour mon mari !

KIRK.

Je puis l'accorder à vos larmes ; mais écoutez-moi.

JENNI.

Ah ! je vous écoute ; l'espoir a réchauffé mon cœur.

KIRK, *mystérieusement.*

Du moment où je vous ai vue, vos traits ont fait sur moi une impression inexprimable.... Je vous aime, Jenni....

JENNI, *reculant d'effroi.*

Vous m'aimez ! ah, dieu ! la mort, la mort !

KIRK.

Vous frémissez ! le temps presse : voulez-vous m'entendre ?

JENNI.

Je n'écoute plus rien ; la mort, Seigneur, la mort ; c'est le seul bienfait que j'attends de vous.

KIRK.

Votre époux va périr.

JENNI, *pleurant.*

Mon époux ! malheureuse ! dans quel affreux abîme !....

KIRK.

Le glaive est sur sa tête. Ecoutez-moi : renoncez à votre époux ; qu'il s'exile de ces lieux, que Jenni me reste ; à ce prix il vivra.

JENNI, *avec horreur.*

A ce prix !

KIRK.

Je vous aime, vous dis-je ; et vous seule avez porté l'amour dans ce cœur fait pour haïr. Vous m'avez entendu ; que Jenni me reste, sinon.... plus d'époux.

JENNI.

Et c'est à ce prix que tu me rends ce que j'aime ! fais donc préparer un cercueil pour nous deux. Fuis, monſtre ; tu me fais horreur !

KIRK.

Jenni, Jenni ; je puis d'un seul mot. . . . .

JENNI.

Tu peux m'égorger ; mais alors je n'aurai plus devant les yeux un brigand tel que toi, et c'est tout ce que je désire.

KIRK.

Soldats....

JENNI.

Arrête, malheureux !... mais, barbare, l'enfer est donc dans ton cœur ? Les tigres auroient pitié de moi !

KIRK.

KIRK.

Il est temps encore ; votre époux respire, c'est vous qui allez prononcer son arrêt.

JENNI.

Rends-le moi, rends-le moi, ou j'expire à tes yeux.

KIRK.

Sa grace est dans ma main ; parlez, vous savez à quel prix.

JENNI.

Fuis, te dis-je, fuis, ne souille plus l'air que je respire.

KIRK.

Adieu.

JENNI.

Attends, je te supplie encore ; tu me vois à tes pieds, je te demande la mort, je la désire, je la veux ; mais avant d'expirer, que je revoie encor l'objet de mon amour !

KIRK.

Vous le verrez.

JENNI.

Je le verrai ! va, que je voie et que je meure, je te pardonne tout.

KIRK.

Ce n'est point à lui que j'accorde cette faveur, c'est à vous. Puisse le désir de conserver un être si cher, vous rendre plus docile à mes vœux ! c'est à vous que Villiam devra la vie ou le supplice. (*il sort.*)

SCENE XIV.

JENNI, *seule.*

Je vais le voir.... et c'est pour la derniere fois ! demain, aujourd'hui peut-être, les monstres vont s'abreuver de son sang. La malheureuse Jenni va rester seule sur la terre. Dieu ! on ne meurt donc pas de douleur et d'effroi ! on vient !... je tremble !.. c'est lui !...

SCENE XV.

VILLIAM, JENNI.

VILLIAM.

Ma Jenni !

JENNI.

Cher époux !

VILLIAM.

Viens dans mes bras, reçois les adieux de celui qui t'adore et qui ne regrette la vie que pour toi.

JENNI.

C'est donc pour la derniere fois que je te presse sur mon sein !

VILLIAM, *levant les mains au Ciel.*

Jenni, nous nous reverrons un jour. Nous nous reverrons, ma chere ; sans cet espoir, qui console l'innocence, l'homme maudiroit sans cesse la main du créateur.

D

JENNI.

Rien n'a pu le fléchir : ah ! cher époux, si tu savois... je n'ose m'exprimer, l'horreur glace ma langue, et ma honte m'accable. Si tu savois à quel prix l'infâme m'accorde l'espoir de te conserver.

VILLIAM.

N'achève pas, Jenni ; n'empoisonne pas mes derniers momens. Eh quoi ! tu as pu supplier mes bourreaux ! tu as pu t'abaisser, t'avilir à ce point ; la vertu a flatté le crime. Malheur à toi, si tu balances un moment entre la honte et l'honneur ! ah ! n'ajoute pas à mon supplice ; c'est bien assez pour moi de te laisser malheureuse.

FINALE.

RÉCITATIF.

JENNI.

Cher époux !

VILLIAM.

Plus d'espoir ; il faut cesser de vivre.

JENNI.

Ne me refuse pas la douceur de te suivre.

VILLIAM.

De me suivre, grand dieu !

JENNI.

Tu connois mon amour ;
Ne me condamne pas à conserver le jour.

VILLIAM.

O ciel !

JENNI.

Oui, cher époux, en te restant fidelle,
En faisant mon bonheur de vivre sous ta loi,
En jurant aux tyrans une haine éternelle,
J'ai mérité l'honneur de mourir avec toi.

VILLIAM.

O touchante victime !

JENNI.

Oui ; nous mourrons ensemble,
Et nos amis diront : que leur sort est heureux !
L'amour les unissoit, le tombeau les rassemble,
Et la main des brigands ne peut plus rien sur eux.

DUO.

VILLIAM.	JENNI.
O trouble ! ô peine extrême ! Conserve ce que j'aime, Reste pour me pleurer.	O toi ! mon bien suprême, Non, la mort, la mort même Ne peut nous séparer.

ENSEMBLE.

De l'épouse que j'aime Il faut me séparer.	Non, la mort, la mort même Ne peut nous séparer.

VILLIAM.

Avant que de fermer les yeux à la lumiere,
Pour la derniere fois donne-moi cette main.

JENNI.

Je veux à mon heure derniere
Te presser encor sur mon sein.

VILLIAM.

Tourne sur moi ta mourante paupiere.

JENNI.

Fermons au même instant les yeux à la lumiere.

VILLIAM.

Confondons nos derniers soupirs.

JENNI, *avec joie.*

Sur le bord de la tombe il est donc des plaisirs !

ENSEMBLE.

O toi ! mon bien suprême, etc.

VILLIAM.

Le trépas sera donc le prix de ta tendresse ?

JENNI.

Cesse de m'effrayer.

VILLIAM.

Oui, mourons sans foiblesse.
Nos bourreaux jouiroient, s'ils nous voyoient pleurer.

ENSEMBLE.

O tyran ! tombe de ton trône ;
La foudre est prête à te frapper :
En vain tu prétends échapper
A la haine qui t'environne ;
La foudre est prête à te frapper.

VILLIAM.

Qu'une Euménide effrayante,
Menaçante,
Te livre aux remords dévorans !

JENNI.

De nos fleuves puisse l'onde
Vagabonde,
Rouler tes membres palpitans !

ENSEMBLE.

Que l'enfer pour ton supplice,
Applaudisse,
A tes tourmens,
Et que ta tête sanglante
Epouvante
Tous les brigands.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS. KIRK, MELFONT.

JENNI, *voyant les Soldats.*

Les voici, tes bourreaux ! (*elle tombe évanouie.*)

KIRK, *à Villiam.*

Sortez

VILLIAM.

Adieu, ma chere !

KIRK.

Sortez.

VILLIAM.

Elle ne m'entend plus.
Adieu : puisse le Ciel consoler ta misere,
Et récompenser tes vertus !

(Les Soldats l'emmenent.)

JENNI *le cherche des yeux.*

Mon époux ! mon époux ! rendez-le-moi, barbares ;
Avec lui je veux expirer :
A nos derniers momens, monstre ! tu nous sépares ;
Il périt. . . . et mon cœur ne peut se déchirer.

KIRK.

L'arrêt est prononcé ; demain avant l'aurore
Vous l'aurez perdu pour toujours !
Jenni, si vous l'aimez encore,
Méritez son pardon, et conservez ses jours.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FEMMES ET ENFANS.

Chœur des femmes qui présentent leurs enfans à Kirk.

Ah ! laissez-vous toucher par nos voix gémissantes ;
Seigneur, voyez à vos genoux
Des enfans malheureux et des meres tremblantes :
Rendez le pere au fils, et l'épouse à l'époux.

KIRK.

Ils mourront ! rien ne peut appaiser mon courroux. *(il sort.)*

SCENE XVIII.

JENNI, CHŒUR DE FEMMES,

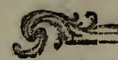
JENNI.

Quoi ! monstre, tu regnes encore !
Et tout ce peuple qui t'abhorre
Te laisse vivre un seul instant !
Tremble ! ton supplice s'apprête ;
Tremble ! la foudre est sur ta tête ;
Tu vas tomber, l'enfer t'attend.

TOUTES LES FEMMES.

Que tout s'arme, que tout combatte,
Du peuple que la haine éclate !
Attaquons ces monstres affreux.
Que tout s'arme, que tout combatte ;
Délivrons nos époux, ou mourrons avec eux.

(Elles sortent en tumulte.)




ACTE III.

Chambre rustique.

SCENE PREMIERE.

JENNI, *seule.*

PLUS d'espoir ! le crime triomphe ; le généreux effort des opprimés n'a servi qu'à grossir le nombre des victimes. Et que peuvent des femmes, des enfans timides, contre la scélératesse armée de la puissance ? C'en est fait ; il faut renoncer à l'espoir de sauver ce que j'aime ; il faut renoncer au bonheur, à la vie, à tout. Le sommeil et la débauche assoupissent nos bourreaux : le sommeil ! il en est donc pour eux ! Mais bientôt ils vont s'éveiller, et la nature sera en deuil. Bientôt la vertu, l'innocence, Villiam enfin, mon cher Villiam, sera livré à leur fureur !

AIR.

Il va périr ; tout ce que j'aime
Va m'être enlevé sans retour.
O supplice ! ô douleur extrême !
Vœux impuissans ! funeste jour ! (*bis.*)
Il va périr ; celui que j'aime
Va m'être enlevé sans retour.
Tyran cruel, viens m'égorger moi-même ;
Mais épargne du moins l'objet de mon amour.
O nuit ! ne hâte pas ta course ;
Chaque instant écoulé redouble mon effroi ;
Dieu clément, ta justice est ma seule ressource :
Puissent mes cris pénétrer jusqu'à toi ;
Protege mon époux ; rends-le-moi, rends-le-moi.
Il va périr, etc.

SCENE II.

JENNI, UN SOLDAT.

JENNI.

QUE vois-je ? Je tremble ! que voulez-vous ?

(*Le Soldat donne une lettre.*)

Lisez.

JENNI.

Une lettre ! seroit-ce ?. . . .

LE SOLDAT.

Elle n'est pas signée ; mais vous connoîtrez aisément quel est l'homme qui peut vous écrire ainsi.

(*il sort et laisse la porte ouverte.*)

JENNI.

Je frémis ; j'espere : le tigre auroit-il senti quelque remords ? (*Elle lit :*) « A deux heures de la nuit, je passerai devant

» votre porte : si elle est ouverte, votre mari à sa grace, si elle
» est fermée, il est mort. »

Dieux ! mes cheveux se hérissent, mon sang se glace, mes yeux se troublent !.... Si c'étoient les approches de ma mort, que je serois heureuse ! A deux heures cette porte.... elle est ouverte ; il va paroître : courons.... fermons. . . . . Malheureuse ! ton époux va périr... Ah ! mon dieu, secourez-moi, conseillez-moi, je le fléchirai, peut-être. Est-il un monstre sur la terre qui, une fois dans la vie, n'éprouve pas un mouvement d'humanité ? Si je pouvois en concevoir l'espérance ! eh ! que puis-je encore espérer ? Les tigres ont-ils quelque chose d'humain ? Je m'exposerois : quel horreur ! et mon époux, que diroit-il ? Il mourroit dans le désespoir, et n'emporteroit dans la tombe que le juste mépris que j'aurois mérité. Malheur à toi, m'a-t-il dit, si tu balances un instant entre l'honneur et la honte ! je t'obéis, William, je t'obéis ; et je mourrai digne de toi.

(*Elle ferme la porte.*)

Puisses-tu ne plus te r'ouvrir, porte fatale ! puisse cet asyle me servir de tombeau ! (*On frappe à la porte.*) Je frissonne ! c'est lui sans doute. (*On frappe encore.*) Ces coups sont l'arrêt de notre mort ; mais ils ne changeront rien à ma résolution. (*Melfont derriere la porte.*) Jenni, Jenni !

JENNI.

Quelle voix ! c'est celle d'un ami !

MELFONT.

Jenni, ouvrez vîte ; c'est moi, c'est Melfont.

JENNI *ouvre.*

Melfont, venez à mon secours.

SCENE III.

JENNI, MELFONT.

MELFONT.

Jenni, faites un moment treve à vos douleurs : répondez-moi ; vous reste-t-il quelques moyens de suspendre, de retarder la fatale exécution !

JENNI.

Ah, dieu ! que demandez-vous ? J'ai tout employé ; je n'ai trouvé que des cœurs de fer.

MELFONT.

Ne vous rebutez pas, Jenni, ne vous rebutez pas ; que la nuit ne vous effraie point ; allez vous jetter aux pieds de vos bourreaux ; faites tout au monde pour retarder le supplice ; si vous pouvez le faire différer d'un jour, de quelques heures, votre mari est sauvé.

JENNI.

Que dites-vous ? Je puis espérer !...?

MELFONT.

Une grande révolution se prépare ; nos malheurs touchent à leur terme : demain l'humanité sera vengée, et le jour éclairera le supplice de nos persécuteurs.

JENNI.

Malheureuse que je suis ! alors mon mari aura cessé de vivre.

MELFONT.

C'est pourquoi il faut vous hâter ; votre douleur, votre vertu, vos charmes même, peuvent vous prêter bien de l'éloquence ; faites tout, vous dis-je, pour retarder le supplice : qu'il seroit affreux de périr au moment où l'on va sortir de l'oppression !

JENNI.

Mais sur quoi fondez-vous votre espoir ?

MELFONT.

Le temps est cher, Jenni ; je ne puis tout vous expliquer ; mais demain l'explosion sera terrible ; le peuple et les soldats ne feront qu'un, et l'infâme Kirk recevra le châtiment dû à ses forfaits. Il sera trahi, comme il a trahi les lois et la nature ; mais si l'exécution ne se differe pas, tout est perdu ! faites différer, faites retarder ; un moment est d'un grand prix dans ces circonstances ! je vous le répete encore, priez, pressez, humiliez-vous, s'il le faut, devant l'affreuse idole ; mais ne négligez rien pour reculer le malheur qui nous menace. Adieu, je vous laisse, nos amis m'attendent : songez à Villiam ; nous songerons à vous tous, et nous mourrons pour vous, s'il le faut. (*Il sort et ferme la porte.*)

SCENE IV.

JENNI, *seule.*

Dieu ! qu'ai-je entendu ? *Je puis le sauver* ! si je puis obtenir un retard, *il est sauvé* ! que faire ? Mon dieu, que faire ? Dans quelle horrible perplexité !.... Il va venir !... Si cette porte est fermée, Villiam n'est plus : si je l'ouvre, à quel affreux danger !... Ah ! malheureuse, malheureuse ? Est-il au monde un être plus à plaindre que moi ? Puis-je encore espérer de fléchir mon tyran ? Que lui dire ? Que faire ? Melfont ignore à quel prix.... Mais quelle heure est-il ? Ciel ! le moment approche. *Si l'on differe*, m'a dit, Melfont, *votre mari est sauvé.* Je puis lui rendre la vie ; et j'hésite ! il vivra, nous serons heureux, et c'est à Jenni qu'il devra son bonheur ! c'en est fait.... je m'expose à tout.... à tout pour le sauver. Allons, du courage ; mais que puis-je craindre ? Mes larmes, ma douleur pourront peut-être obtenir ce retard.... pourquoi négliger de tenter tout ce qui est possible ? S'il le faut même, une promesse vague.... Une promesse ! quelle horreur ! non, non ; ne combattons le crime qu'avec les armes de la vertu.... Mais enfin, que faire ? Je crois déjà voir Viliam à l'échafaud.... le fer de l'assassin va frapper mon époux, et je puis le sauver ! nature, tu l'emportes. Je veux tout tenter, je veux.... je ne sais ce que je veux. O Villiam ! t'obéirai-je ? Te perdrai-je en t'obéissant ? (*Deux heures sonnent.*) Ah ! dieu.... Non, je ne puis renoncer à toi ! je veux te sauver.... Mon dieu, pardonne-moi, et soutiens mon courage. (*Elle ouvre la porte.*) Mes genoux fléchissent.... l'effroi me serre le cœur.... une sueur

froide.... ah, ciel ! suis-je donc déjà coupable ? J'entends, j'entends déjà les reproches de mon époux ; le mépris, l'horreur sont peints sur sa figure.... il me rejette.... il me renonce pour son épouse.... Infâme, me dit-il.... ah fermons, fermons cette porte, et mourons avec lui. (*Elle va pour fermer la porte ; Kirk paroît ; Jenni recule d'épouvante.* (

SCENE V.

JENNI, KIRK.

KIRK.

Je vous effraie, madame ; vous voyez avec horreur celui qui vous apporte l'espérance et la vie !

JENNI.

Quoi ! Seigneur, seroit-il vrai ? Seriez-vous sensible à mon malheur ?

KIRK.

Je ne suis sensible qu'à vos charmes. Si je n'obtiens Jenni, périsse tout ce qui m'environne ! amour et fureur ne sont qu'une même chose, si mon espoir est trompé.

JENNI.

Ah !

KIRK.

Femme obstinée, choisis ce que je t'offre, la grace ou la mort. Un mot va tout changer : parle, ton époux est libre ; qu'il s'éloigne, qu'il emporte des richesses, que Jenni me récompense.... Un mot de vous, un mot, et j'arrête le glaive prêt à le frapper. Répondez oui ou non. Répondez, le temps fuit.... le moment approche ; bientôt il ne sera plus tems.

JENNI, *avec force.*

Non.

KIRK.

Et vous osez le prononcer ce non ! vous osez !.... me connoissez-vous bien ? Espérez-vous me fléchir sans m'obéir ?

JENNI.

Oui, j'espere encore vous fléchir. Sans cet espoir qui me soutient, vous n'auriez plus revu la malheureuse Jenni. Eh bien ! puisque vous ne me parlez qu'au nom de ce funeste amour que je vous inspire ; s'il est vrai que vous m'aimiez, accordez-moi seulement une consolation foible, et qui dépend de vous ; différez, je vous en conjure, retardez de quelques momens le fatale exécution ; que je voie encore un jour, quelques heures, celui que je vais quitter pour jamais !....

KIRK.

Retarder ! différer ! Voulez-vous que j'attende qu'on ourdisse quelque trame, qu'il éclate un soulevement, qu'on m'arrache mes victimes ? Ne l'a-t-on pas déjà tenté ? Non, point de retard ; j'ai même avancé l'heure du supplice, et nous n'attendrons pas l'aurore pour nous venger.

JENNI.

Ah ! tout est fini.... plus d'espoir ; mourons !

KIRK.

KIRK.

L'amour, Jenni, l'amour ! à ce prix tout est réparé ; hâtez-vous, prononcez : un oui va rendre le bonheur à tout ce qui vous environne.

JENNI.

Pour la derniere fois je tombe à tes genoux. Tigre, sois donc sensible à l'état déplorable où tu m'as réduite, et n'exige point d'amour d'un cœur que la douleur déchire.

KIRK.

Qu'elle est belle ! parlez, parlez ; mais je n'écoute rien de ce qui trompe mon attente.

JENNI.

Différez, je vous en conjure.

KIRK.

Non.

JENNI.

Un jour, une heure, un moment, par pitié.

KIRK.

Non.

JENNI.

Il faut donc que j'expire à vos pieds !

KIRK, *avec fureur.*

Acceptez, vous dis-je ; je vous le dis pour la derniere fois.

JENNI *se releve.*

Va, monstre ; je ne me perdonnerai jamais la honte dont je viens de me couvrir en m'humiliant devant toi. . . . Va, bourreau, bois le sang de tes victimes, rassasie tes yeux de cet horrible spectacle ; je t'abhorre, je t'execre.... voilà les derniers mots qui sortiront de ma bouche.

(*Elle s'assied avec le calme du désespoir, et garde un morne silence pendant toute la scene qui suit.*)

L'air suivant se passe à la représentation ; on le rétablit ici, en cas qu'on veuille le chanter.

KIRK, *avant l'air.*

Jenni, Jenni !....

AIR.

Cet air est une espece de duo, dans lequel l'orch[illegible] et parle pour Jenni.

Haine, fureur, vengeance,
Je m'a[illegible]onne à vous.
Si Jenni [illegible]n ma puissance,
Je veu[illegible]xterminer tous.
Répo[illegible]ompez le silence,
Redo[illegible] affreux courroux ;
Un m[illegible]endra ma vengeance,
Un mo[illegible]ous rendra votre époux.
Répondez. . . . funeste silence !
Haine, fureur, vengeance,
Je m'abandonne à vous.

Elle se tait ; femme cruelle !
C'est toi qui lui donnes la mort,
Parle. . . . eh bien donc ! sois lui fidelle,
Partage son malheureux sort.
Soldats. . .. mais non ; je vous supplie,
Jenni, je tombe à vos genoux.
L'amour a calmé ma furie,
L'amour vous rendra votre époux.
Répondez. . . . funeste silence :
Haine, fureur, vengeance,
Je m'abandonne à vous ;
Il est en ma puissance ;
Qu'il tombe sous mes coups.

KIRK, *après l'air.*

Eh bien ! puisque je ne puis rien obtenir, venez donc le voir expirer. Voyez les flambeaux qui éclairent cette place ; voyez les apprêts du supplice.... Il n'est plus temps, la mort va servir ma colere.

CHŒUR DERRIERE LE THÉATRE.

Le ciel nous livre les victimes,
Exterminons tous ces brigands ;
Poursuivons, punissons les crimes ;
Rendons-leur tourment pour tourment.

KIRK.

Entends-tu cet hymne de mort ? Les horreurs qu'il présage sont le salaire de ta fierté.

SCENE VI.

JENNI, KIRK, NORTON, SOLDATS.

KIRK.

Eh bien ! tout est-il prêt pour le supplice ?

NORTON.

Oui, Seigneur, et l'on n'attend plus que vous.

KIRK.

Marchons ; délivrons-nous de ces misérables.

(*Les Soldats se rangent près de Kirk.*)

NORTON.

Seigneur, daignerez-vous m'entendre ?

KIRK.

Que voulez-vous ?

NORTON.

Les hommes que vous voulez faire périr ne sont pas ceux dont il soit plus pressant de se défaire.

KIRK.

Auriez-vous pitié de ces scélérats ?

NORTON.

Jamais de pitié pour eux, Seigneur ; mais il est dans le Canton un scélérat qui doit nous inquiéter davantage. Il n'est point arrêté encore ; et sa mort seroit bien plus importante à votre tranquillité.

KIRK.

Qui donc ?

NORTON, *avec force.*

Toi ! (*A ce mot, les soldats se jettent sur Kirk, et le désarment.*)

KIRK.

Qu'entends-je ?

NORTON.

Oui, toi, monstre !

JENNI.

Que vois-je ?

La joie de Jenni et son étonnement, la fureur de Kirk, les soldats qui le saisissent, l'attitude de Norton ; tout cela doit faire un tableau sur lequel on reste un moment.

KIRK.

Ah ! je suis trahi.

NORTON.

Va, monstre, la révolution est faite, et ton supplice va nous venger. Entrez, mes amis, accourez ; le tigre est dans les fers.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS. VILLIAM, MELFONT, PEUPLE.

TOUS.

JUSTICE !

VILLIAM.

Ma Jenni !

JENNI.

Mon époux ! (*ils se tiennent embrassés.*)

NORTON.

Tu te tais, monstre ; la terreur est retombée dans ton ame. Contemple la joie de ce peuple, et que notre bonheur soit ton premier supplice. Soldats, qu'on l'entraîne ; qu'il soit puni, mais jugé, et qu'il sente enfin le poids de cette justice qu'il a toujours outragée.

TOUS.

Justice !

KIRK.

O mort !

NORTON.

Sors d'ici, et ne souille plus l'asyle de la vertu.

Les soldats l'entraînent.

SCENE DERNIERE.

LES MEMES. EXCEPTÉ KIRK.

JENNI, *hors d'elle-même.*

CHER Villiam ! l'amour.... la joie.... et vous. (*elle embrasse Norton.*) Un ravissement.... un trouble, tout cela pese sur mon cœur.... je ne puis parler !....

VILLIAM.

Viens, viens dans mes bras.... ah! je sens que la vie m'est chere !

NORTON.

Jouissez-en, mes amis ; jouissez du calme et du bonheur que le Ciel doit à vos vertus. Allons célébrer cette journée glorieuse ; un nouveau jour vient éclairer l'horison ; la justice si long-temps exilée descend enfin sur nous. Allons en rendre grace au Ciel, et lui offrir le juste tribut de notre reconnoissance.

CHŒUR.

Sainte justice, écoute nos accens ;
Que le crime frémisse à ta voix redoutable,
Regne à jamais sur nous, et sois en tous les temps
L'appui de l'innocence et l'effroi du coupable.

FIN.